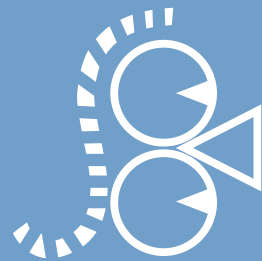


# Vu de **Pro-Fil**



**Dossier : Un monde connecté**

**N°49**

Automne 2021

**PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :**

40 Rue de Las Sorbes  
34070 Montpellier

[www.pro-fil-online.fr](http://www.pro-fil-online.fr)

**SECRETARIAT NATIONAL :**

390 rue de Font Couverte Bât. 1  
34070 Montpellier

Tél : 04 67 41 26 55

[secretariat@pro-fil-online.fr](mailto:secretariat@pro-fil-online.fr)

Directeur de publication : Jacques Champeaux  
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaguet

## Sommaire

2 Edito

**PLANETE CINEMA**

**A voir en ce moment**

3 La trentaine lumineuse et incertaine

Une femme qui s'en va

4 Une traversée du désert

**Parmi les festivals**

4 Les prix des jurys œcuméniques

5 Quand les Russes nous bouleversent...

6 Le prix du jury œcuménique à Cannes

7 Un palmarès attendu et controversé

8 Les sections parallèles de Cannes

**Champ-contrechamp**

9 *Le genou d'Ahed*

**DOSSIER : Un monde connecté**

10 Un monde connecté, le cinéma témoin

11 Réseaux sociaux

12 L'humain au risque du virtuel

13 HAL, Big Brother, Black Hat et les autres...

14 Un progrès ? Pas forcément...

15 Les prédateurs

16 **Coin théo** : *Fake news* et faux prophètes

**DECOUVRIR**

17 Roberto Rossellini et René Clément

**PRO-FIL INFOS**

19 Informations diverses

**A LA FICHE**

20 *Her (Elle)*

## Edito

Quelle joie de renouer avec 'la vie d'avant' en faisant le compte rendu, dans ce numéro, du Festival de Cannes qui a pu se tenir en juillet de manière presque normale ! Nos rédacteurs, après avoir dûment montré leur passe sanitaire, ont retrouvé le plaisir de découvrir, au milieu de centaines d'autres cinéphiles, de nouvelles œuvres souvent passionnantes, et ils nous font part de leurs coups de cœur.

En même temps, cette longue période de relations sociales virtuelles nous a incités à revisiter les films des dernières décennies sur le monde connecté. Déjà Alfred Hitchcock et les maîtres du cinéma noir ont largement exploité le téléphone, la technologie de l'époque, mais le sujet a pris une forme nouvelle avec les progrès spectaculaires des 30 dernières années. Si ces nouvelles technologies sont présentes aujourd'hui dans tous les films, on peut constater que le cinéma s'est souvent emparé du sujet pour dénoncer les dérives et les risques de la mise en réseau mondiale. Dès 1968, Stanley Kubrick mettait en scène dans *2001 : L'Odyssée de l'espace* un ordinateur surpuissant qui notait tous les faits et gestes de deux astronautes. Plus récemment, de nombreux scénarios ont mis en avant les dangers qui guettent le citoyen branché : addiction (*Denise Calls Up*, Hal Salwen, 1995), propagation de fausses nouvelles (*Adoration*, Atom Egoyan, 2008), cyber-harcèlement (*Ingrid Goes West*, Matt Spicer, 2017), intrusion des robots (*Her*, Spike Jonze, 2014 et *I'm Your Man*, Maria Schrader, 2021), vie professionnelle sombrant dans l'absurdité (*Les 2 Alfred*, Bruno Podalydès, 2020). Du drame à la comédie, la moisson est riche.

Jacques Champeaux

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma..

**COMITE DE REDACTION :**

Marie-Jeanne Campana  
Arielle Domon  
Alain Le Goanvic  
Nicole Vercueil  
Waltraud Verlaguet  
Françoise Wilkowski-Dehove  
Jean Wilkowski  
Jean-Michel Zucker

**ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :**

Jacques Champeaux  
Nic Diament  
Nadège Pierron  
Maxime Pouyanne  
Philippe Raccach

Prix au numéro : 4 €  
Abonnement 4 N° :  
15 € / Etranger : 18 €  
Imprim Sud  
83440 Tourrettes  
ISSN : 2104-5798  
Date d'impression :  
10 septembre 2021  
Dépôt légal à parution  
Commission paritaire  
N° 1222 G 93549

**Pro-Fil à travers la France :**

**Alsace / Mulhouse**  
Marc Willig - 06 15 85 61 95  
[ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr](mailto:ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr)

**Ardèche / Privas**  
Eric Santoni - 06 32 68 28 76  
[profil.privas@icloud.com](mailto:profil.privas@icloud.com)

**Aude / Narbonne**  
Patrick Duprez - 06 20 44 76 85  
[pa.duprez@orange.fr](mailto:pa.duprez@orange.fr)

**Bouches-du-Rhône / Marseille**  
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02  
[marseille.profil@gmail.com](mailto:marseille.profil@gmail.com)

**Drôme / Dieulefit**  
Nadia Nelson - 06 07 04 82 64  
[nadianelson@gmail.com](mailto:nadianelson@gmail.com)

**Gard / Nîmes**  
Joël Baumann - 06 17 54 42 97  
[profilnimes@free.fr](mailto:profilnimes@free.fr)

**Haute-Garonne / Toulouse**  
Monique Laville - 05 61 87 36 86  
[metou.riou@laposte.net](mailto:metou.riou@laposte.net)

**Hérault / Montpellier 1**  
Arielle Domon - 04 67 54 39 67  
[arielledomon@gmail.com](mailto:arielledomon@gmail.com)

**Hérault / Montpellier 2**  
Simone Clergue - 04 67 41 26 55  
[profilmontpellier@orange.fr](mailto:profilmontpellier@orange.fr)

**Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux**  
Jacques et Christine Champeaux- 01 46 45 04 27  
[christine.champeaux@orange.fr](mailto:christine.champeaux@orange.fr)

**Ile-de-France / Paris**  
Jean Lods - 01 45 80 50 53  
[jean.lods@wanadoo.fr](mailto:jean.lods@wanadoo.fr)

**Ile-de-France/ Plaisance**  
Frédérique de Palma- 06 74 44 41 65  
[fdepalma1@yahoo.fr](mailto:fdepalma1@yahoo.fr)



Couverture : CrushPixel

## A voir en ce moment

### La trentaine lumineuse et incertaine

#### **Julie (en 12 chapitres) (Verdens verste menneske) de Joachim Trier, Norvège 2021, 2h00**



**P**résent en 2011 à Cannes pour son long métrage *Oslo, 31 août* (Un certain regard), puis en 2015 pour *Plus fort que les bombes* (Sélection officielle), Joachim Trier revient une nouvelle fois en sélection officielle avec *Julie (en 12 chapitres)*. La question essentielle qu'il pose : qu'est-ce qu'être une trentenaire

de nos jours ? Ce film raconte l'histoire d'une femme de 30 ans qui cherche sa voie. Julie est l'indécision même. Bien qu'en couple avec un dessinateur de BD à succès, elle refuse de lui donner l'enfant qu'il souhaite et tombe amoureuse d'un nouvel homme, dans l'espoir de commencer une nouvelle vie. Sur douze chapitres, un prologue et un épilogue, on voit évoluer l'héroïne qui est un être lumineux, mais est

tiraillée par le doute et l'incertitude, quitte à en faire les frais. Elle est résolument moderne, et beaucoup de jeunes se retrouveront en elle. Elle vit avec les réseaux sociaux tandis que son compagnon, de quinze ans son aîné, est de culture plus classique. L'actrice qui incarne Julie, Renate Reinsve, est parfaitement à l'aise dans ce rôle de femme moderne en quête d'elle-même. Elle a d'ailleurs obtenu le prix d'interprétation féminine. En norvégien et en anglais, le film s'appelle 'La pire personne au monde' : titre certes moins poétique, mais qui indique bien combien cette jeune femme est peu sûre d'elle, sans trop savoir ce qu'elle veut faire de sa vie ni des sentiments de ceux qui l'aiment. Au point de renoncer à l'homme qu'elle aime vraiment, Aksel, incarné par Anders Danielsen Lie, déjà vu dans les films de Trier, et qui est bouleversant dans ce rôle... La mise en scène de ce 5<sup>ème</sup> long métrage utilise des audaces de forme, des dialogues très crus, et un monde qui se fige pendant quelques minutes, pour traduire cette impression que pour ceux qui s'aiment le monde alentour s'arrête, car ils sont seuls au monde. Un film très plaisant sur l'amour, la filiation, le temps qui passe.

Marie-Jeanne Campana

### Une femme qui s'en va

#### **Serre-moi fort de Mathieu Amalric, France 2021, 1h37**

**D**ans la sélection Cannes Première, nouvelle rubrique du festival de Cannes destinée aux 'cinéastes confirmés', Mathieu Amalric, après *Tournée* (2010), *La chambre bleue* (2014) et *Barbara* (2017), nous offre un film dont le pitch laconique « Ça semble être l'histoire d'une femme qui s'en va » a le double mérite de décrire parfaitement ce qu'on va voir, et de ne rien dévoiler de ce qu'on aura vu, le générique de fin terminé.

Inspiré de la pièce *Je reviens de loin* de Claudine Galea (co-scénariste du film) et dont on peut écouter en podcast l'adaptation radiophonique enregistrée sur France Culture en mai 2013, il raconte dans une construction savante et élaborée, dont on met un certain temps à comprendre le sens, une histoire de deuil impossible. Disons, sans dévoiler le

mystère, une mise en scène du déni. Amalric se joue de la chronologie, télescope les séquences et les images, et nous voilà éperdus et captés par cette narration puissante, émouvante, fragmentée - mais pas fragmentaire - par la grâce d'un montage qui confine au génie (le monteur s'appelle François Gédiguier). Vicky Krieps, également à l'affiche de *Bergman Island*, porte la tension et le mystère du film d'un bout à l'autre avec un jeu tout en subtilité, tantôt inquiétante, tantôt gracieuse, mais toujours énigmatique. Amalric filme avec pudeur, en donnant une place essentielle à la musique présente dès les premières images du film (et en convoquant même la grande Martha Argerich) et aux détails traqués par une caméra sagace : un chouchou oublié, un tas de skis à moitié écroulé, un troublant



jeu de Memory avec des polaroids retournés...

Un film original, exigeant, bouleversant, bref... à ne surtout pas rater (il sort en salles le 8 septembre prochain).

Nic Diamant

## A voir en ce moment

### Une traversée du désert

**Albatros de Xavier Beauvois, France 2021**

Le réalisateur de *Des hommes et des dieux* nous livre un nouveau film aux fortes émotions contenues. Quand un gendarme est dévoué à sa tâche, qu'il est consciencieux et plein d'empathie, qu'en plus il est bon père et bon (futur) mari, quand, en voulant faire le bien, il fait le mal - quelle culpabilité doit alors l'emplir et peser sur son cœur !

Le monde de Laurent s'écroule. Il comprend la misère sociale qui pousse cet agriculteur au suicide. Il le connaît, il voudrait aider, trouver une solution, en tout cas éviter cet acte de désespoir qui serait sans appel et sans possibilité

de retour. Il sait bien tirer pourtant, mais sa balle touche une artère et tue celui qu'il voulait sauver. Au-delà de sa responsabilité qu'il assume, il ne saurait trouver des mots pour dire sa détresse. Alors il s'en va, seul, chercher la rédemption dans la solitude. Son désert s'appelle la mer et elle est immense. Les gestes sûrs et précis pour mener sa voile à travers les vents et les vagues agissent comme un baume sur sa blessure, jusqu'au jour où, serein, il peut revenir chez lui.

Waltraud Verlaquet



## Parmi les festivals

### Les prix des jurys œcuméniques autres que Cannes



Nous ne pouvons indiquer ici que les titres des films primés, mais sur les pages de ces festivals sur notre site vous trouverez toutes les informations ainsi que les justifications des différents jurys

**67<sup>ème</sup> festival international du court-métrage d'Oberhausen, 1<sup>er</sup>-10 mai 2021**

**Compétition internationale :**

Prix : *Zoom sur le cirque*, de Dominique Margot (Suisse) ;  
Mention spéciale (Compétition internationale) : *Home*, de Ngima Gelu Sherpa (Népal) ;

**Compétition internationale online :**

Prix : *Minnen (Souvenirs\*)*, de Kristin Johannessen (Suède) ;  
Mention spéciale : *Kalsubai*, de Yudhajit Basu (Inde) ;  
2<sup>ème</sup> mention spéciale : *Cântec de leagan (Berceuse\*)*, de Paul Muresan (Roumanie).

Dans la **Compétition des films pour enfants et adolescents 14+**, le jury œcuménique recommande *Dalia*, de Brusi Ólasson (Islande), et pour les 8+, *Nova*, de Luca Meisters (Pays-Bas)

**50<sup>ème</sup> FIF Molodist à Kiev, 29 mai-6 juin 2021**

Prix (Compétition internationale des longs métrages) : *After Love (Après l'amour\*)* de Aleem Khan (Royaume-Uni) ;  
Prix (Compétition internationale des films d'étudiants) : *Parole*, de Vojtech Novotny (République tchèque)

**35<sup>ème</sup> FIF de Fribourg, 16-25 Juillet 2021**

Prix : *Asa ga Kuru (True Mothers/ \*Vraies mères)* de Naomi Kawase (Japon)

**74<sup>ème</sup> FIF Locarno, 4-14 août 2021**

Prix : *Soul of a Beast (Ame de bête)* de Lorenz Merz (Suisse)

\* Traduction du titre original sans préjuger sous quel titre le film sortira en France - s'il sort.

## Quand les Russes nous bouleversent...

**Tel était le thème du septième festival de cinéma russe, organisé du 28 juin au 6 juillet au cinéma Le Balzac, au Studio Christine et au Max Linder de Paris, en cette année de trentième anniversaire de la fin de l'URSS (26 décembre 1991).**

**A** côté d'œuvres récentes, comme le dernier film d'Andrei Konchalovsky, était proposée une passionnante rétrospective de l'œuvre d'un cinéaste trop peu connu en France, Alexei Balabanov (1959-2013) ainsi que des films d'animation pour tous publics et un hommage à l'acteur-chanteur-compositeur-interprète Vladimir Vyssotski, décédé en 1980 à 42 ans et enterré à Moscou en présence d'environ un million d'admirateurs.

Le festival a mis en évidence la curiosité continue des cinéastes russes pour leur passé soviétique hors normes, ainsi que leur aptitude à capter les évolutions contemporaines. Dernier film d'André Konchalovsky portant sur l'histoire récente, *Chers camarades* (2020, sortie en salles en septembre 2021) se passe en juin 1962 à Novotcherkassk, ville située à 900 kilomètres au sud de Moscou. Nikita Khrouchtchev, qui dirige alors l'Union soviétique, vient de décréter une augmentation des prix et le gel des salaires. Les ouvriers de l'usine de locomotives se plaignent sans succès auprès des autorités locales, puis se mettent en grève, vite rejoints par d'autres ouvriers des usines voisines. Le film montre les dirigeants de la ville perdant le contrôle face à la révolte, tandis qu'à Moscou le pouvoir central s'inquiète de la situation. La mairie prise d'assaut, le KGB finit par régler le problème en tirant sur la foule. Ce massacre dont on connaît mal le bilan (plus de 20 morts, des dizaines de blessés), et dont l'Occident avait eu connaissance malgré le rideau de fer, n'a été révélé à l'ensemble du pays qu'en 1992. Les morts avaient été enterrés à l'insu des familles, sans tombe ni mention de leur nom. Plusieurs grévistes furent condamnés à mort, et d'autres envoyés au goulag. Le film montre aussi des témoins citoyens s'engageant un à un par écrit à taire à tout jamais ce qu'ils savaient. C'est un film très prenant, politique et subtil, avec une

belle reconstitution de la vie en URSS. Les festivaliers ont pu également revoir le premier film états-unien d'Andrei Konchalovsky, *Marias's Lovers* (1984), dont le héros est un G.I. d'origine serbe, terriblement marqué par sa captivité aux mains des Japonais en 1945, et qui retrouve ses attaches dans une petite ville de Pennsylvanie.

### Films noirs

Considéré comme 'le cinéaste de la Russie contemporaine', Alexei Balabanov a d'abord exalté le film de bandits dans le cinéma russe avec *Le frère* (1997), puis *Le frère 2* (2000), qui s'inscrivaient

en pleine guerre de l'URSS contre l'Afghanistan : effondrement des valeurs, bureaucratie et corruption de la police, maladies mentales, sentiment d'inutilité des jeunes comme des vieux. Dans un autre film noir, *La guerre* (2002), qu'on compare parfois à *Voyage au bout de l'enfer* (Michael Cimino, 1978), Balabanov raconte le conflit en Tchétchénie et une prise d'otages, en critiquant sévèrement la vision simpliste qu'a l'Occident de cette guerre.

Également dans la veine noire, et bien contemporain, *Texto* (2019) a été réalisé par Klim Chipenko dont la formation au cinéma s'est effectuée en Russie et



*Chers Camarades*

dans le climat anarchique, violent et mafieux des années 1990 de la Russie post-soviétique. Son très décapant *Des monstres et des hommes* (1998) pointe pour sa part la faillite morale dont souffert le pays quand les autorités se sont avérées incapables de garantir sécurité et justice sociale aux citoyens. Dix ans plus tard, Balabanov tentait une explication à cette violence, dans un film très dur, parfois d'une insigne cruauté, *Cargo 200* (2008), qui se passe en 1984,

aux Etats-Unis : un téléphone portable s'y révèle un implacable instrument de la fatalité. Enfin, situé dans l'extrême nord de la Sibérie, parmi les bouleaux et les étendues infinies de neige, *L'épouvantail*, du réalisateur yakoute Dmitri Davydov (2020), met en scène une guérisseuse, une chamane mal vue de la population, mais pourtant indispensable. Il a reçu le Prix du jury.

Françoise Wilkowski Dehove

## Le prix du jury oecuménique à Cannes

*Drive My Car* de Ryusuke Hamaguchi, Japon, 2021, 179 min.

« Elle écoute le silence ». Cette phrase, prononcée dès le début par la femme de Yusuke, résume à elle seule ce bijou cinématographique



DRIVE MY CAR  
UN FILM DE RYUSUKE HAMAGUCHI



Film sur le pouvoir des mots, mais aussi justement sur la mise en avant du mutisme sonore. Ryusuke Hamaguchi nous emmène déambuler dans un voyage au fil de la parole et de doux silences. Il nous conduit, au volant de son scénario, au travers d'un magnifique road-movie poétique d'une densité romanesque digne des plus beaux chefs-d'œuvre de la littérature. Récompensé du prestigieux prix du scénario, amplement mérité, le réalisateur japonais nous conte ici les histoires très touchantes de deux êtres à la dérive, rattrapés par leur lourd passé endeuilé ; à la dérive, mais pourtant bel et bien sur les mêmes routes, celles qu'ils partagent jour après jour dans cette vieille voiture rouge. Véritable personnage à part entière, le véhicule apparaît justement comme un lien fort entre les deux protagonistes et permet ainsi de relier toutes les intrigues entre elles. C'est d'ailleurs dans cette fameuse Saab rouge que Yusuke et Misaki vont se confier l'un à l'autre et se révéler ainsi des secrets enfouis au plus profond de leur passé. Les personnages

évoluent ensuite au fil de leurs sentiments vers des routes de plus en plus sinueuses, au gré d'incidents qui viennent perturber le récit.

Avec ce très beau film sur l'acceptation de soi, la tolérance et le deuil, le metteur en scène japonais nous émeut dans un propos qui devient ainsi universel et peut donc subtilement toutes et tous nous toucher. Ces valeurs humaines très fortes amènent également une véritable réflexion sur le remords et la difficulté à se pardonner à soi-même. Afin d'appuyer son discours, Hamaguchi vient réveiller les fantômes de Bergman et Tchekhov, pour notre plus grand plaisir : il jongle avec les mots du dramaturge russe pour les mettre en scène dans un film digne du réalisateur suédois.

Au travers d'instant de cinéma d'une grâce suspendue et intemporelle, le spectateur s'émerveille de bout en bout, malgré la durée du film (3 heures). Le réalisateur sait en effet divinement bien quand il faut se taire, ou au contraire quand le spectateur a besoin de se délecter des paroles des protagonistes. Magnifique travail de mise en scène sur le silence, mais aussi sur le pouvoir des mots, grâce à la minutie et la finesse de son écriture, Hamaguchi nous



Voir les billets d'humeur et les émissions radio sur notre site

a ainsi embarqués avec passion dans sa voiture et nous n'avons qu'une seule envie : repartir au plus vite en voyage avec ses futurs personnages !

Maxime Pouyanne



### Justification du Jury oecuménique

Le jury oecuménique décerne son prix à *Drive My Car* de Ryusuke Hamaguchi (Japon, 2021) pour une méditation poétique sur le pouvoir de guérison de l'art et de la parole, grâce à un long voyage vers le pardon et l'acceptation.

Ce film délivre avec force un message universel : comment surmonter les barrières de communication dues aux conventions, classes sociales, nationalités et handicap.

Il décerne en outre une mention spéciale à *Compartment n° 6 (Hytti n° 6)* de Juho Kuosmanen (Allemagne / Estonie / Finlande / Russie, 2021) pour le regard tendre porté sur la rencontre entre deux personnes blessées, qui n'auraient pas choisi de se trouver côte à côte. C'est en allant chacun plus loin que prévu avec l'autre qu'ils dépasseront leur solitude.

## Un palmarès attendu et controversé

Comme souvent, le palmarès de Cannes 2021 a suscité de nombreux commentaires.

Certains films étaient attendus, d'autres moins. *Gharheman* (*Un héros*) de Asghar Farhadi mérite largement son Grand prix. Déjà multi-récompensé, le réalisateur met en scène l'histoire de Rahim, un homme en prison pour une dette qu'il n'a pas pu rembourser. C'est l'histoire d'une rédemption impossible, où le héros retombe toujours plus bas après l'espoir d'une amélioration de son sort. Comme

Amir Jadidi dans *Un héros*



toujours, Farhadi porte un regard sans concession sur la société iranienne, mais avec subtilité, ce qui le fait sans doute échapper à la censure. Un scénario et une mise en scène brillants, une interprétation impeccable.

Autre Grand prix ex-aequo, *Hytti N°6* (*Compartiment n. 6*) réalisé par le Finlandais Juho Kuosmanen. Une équipée vers Mourmansk, dans le huis-clos d'un compartiment de train. Deux êtres que tout sépare vont finir par se rapprocher. Une analyse fine et subtile d'une relation totalement improbable entre ces deux blessés de la vie, où tout est affaire de regards qui expriment la répulsion et la méfiance, puis qui font place à l'attraction, l'indulgence et la tendresse.

Était attendu également *Annette* de Leos Carax, Prix de la mise en scène. Mais une petite déception, car on aurait bien vu ce film brillant, et pas seulement pour la mise en scène, plus haut dans le palmarès. Le Prix du scénario est allé à Hamaguchi Ryusuke et Takalasa Oe pour

*Drive My Car* qui a obtenu également le Prix du jury œcuménique. Un très beau film sur deux cabossés de la vie (là encore) qui, cette fois dans l'habitacle d'une voiture, vont au cours de voyages se rapprocher pour continuer à vivre.

### Prix du jury

Il faut aimer Apichatpong Weerasethakul, Palme d'or à Cannes 2010 pour *Uncle Boonmee, celui qui se souvient de sa vie antérieure*. Son film *Memoria*, Prix du jury, tourné en Colombie, est la mémoire d'un son qui déchire le silence et explose régulièrement dans la tête de Jessica (Tilda Swinton). Des plans fixes qui durent de longues minutes et où il ne se passe rien. Il faut être sensible à cette poésie filmée.

Le second Prix du jury ex-aequo, *Ha'Berech* (*Le*

*Genou d'Ahed*, cf. notre champ-contrechamp page 9) réalisé par l'Israélien Nadav Lapid, est tout à l'opposé. Un film radical. Un brûlot contre le gouvernement israélien qui instaure la censure, qui rétrécit l'horizon mental et culturel de son peuple, qui s'enferme sur lui-même, refusant de reconnaître l'existence d'autres pays. « Nation en décomposition » nous dit Y, le héros du film. Un film audacieux sur le plan cinématographique, dans lequel Lapid invente son propre langage. Un film qui mérite son prix.

### Interprétation féminine

Quant au Prix d'interprétation féminine attribué à Renate Reinsve pour son rôle dans *Julie* (*en 12 chapitres*) de Joachim Trier, il est sans doute mérité. Mais on peut s'en étonner. On aurait aimé voir Léa Seydoux, qui tient le rôle principal

dans deux films, *L'histoire de ma femme* d'Ildikó Enyedi et *France* de Bruno Dumont, où elle est remarquable dans deux registres très différents.

### La Palme d'Or

La Palme d'or a été attribuée à *Titane*, second film réalisé par Julia Ducournau. Un film qui a embrasé la Croisette et qui est loin d'avoir fait l'unanimité. Le but de la réalisatrice est de bousculer les stéréotypes du genre. Pourquoi la violence serait-elle un domaine réservé aux hommes ? Pourquoi les femmes devraient-elles accepter la maternité ? Pourquoi les hommes ne pourraient-ils être tendres et délicats ? Pour appuyer son propos, elle réalise une première partie d'une violence inouïe. Alexia, victime dans son enfance d'un accident de voiture qui lui a valu une plaque en titane dans le crâne, se transforme en *serial killer*, pratique l'automutilation. Les corps sont meurtris, assassinés, mutilés, avec une explosion



Garance Marillier dans *Titane*

d'hémoglobine et de sécrétions en tous genres, au point d'en avoir l'estomac retourné. La seconde partie est plus calme, bien que présentant des scènes d'autodestruction d'un corps enlaidi. Si la réalisation présente d'incontestables qualités, était-il nécessaire de faire un film aussi gore avec un tel chaos de violence ? Et d'en faire une Palme d'or ?

Marie-Jeanne Campana

## Les sections parallèles de Cannes

**En parallèle des sélections officielles en compétition, trois sections sont présentées à Cannes, totalement indépendantes, proposant aux spectateurs un panel de films, vaste et varié.**

### La Quinzaine des Réalisateurs

Créée en 1969, la Quinzaine des Réalisateurs offre une vitrine de tous les cinémas du monde, sans censure ni compétition.



Chaque année, la manifestation, organisée par la SRF (Société des Réalisateurs de Films), propose durant le Festival de Cannes une sélection de films du monde entier. Dès sa création, ce festival totalement indépendant de la Compétition officielle s'est fixé pour objectif d'aider les cinéastes et de favoriser leur découverte par le public et la critique. Il s'agit non seulement de révéler les nouveaux talents de la cinématographie mondiale et les grands cinéastes de demain, mais aussi d'accueillir des artistes encore méconnus ou trop souvent absents des grands festivals internationaux.

Contrairement à la sélection officielle ou à la Semaine de la critique, la Quinzaine des réalisateurs n'a pas de compétition à proprement parler, mais elle remet quatre prix (un à un court métrage et trois à des longs). Lors de cette édition 2021, le réalisateur états-unien Frederick Wiseman a reçu le prix du Carosse d'or, *A Chira* de Jonas Carpignano le Label Europa Cinéma et *Les Magnétiques* de Vincent Maël de Cardona le Prix SACD.

### La Semaine de la Critique

Depuis 1962, date de sa création par le Syndicat français de la critique de cinéma, la Semaine de la critique se consacre à la découverte des jeunes talents de la création cinématographique, en mettant à l'honneur leurs premiers et deuxième longs métrages. C'est ainsi que Jacques Audiard, Ken Loach, François Ozon, ou plus récemment César Augusto Acevedo et Julia Ducournau ont été révélés à la Semaine de la critique. Sa programmation très sélective de 10 courts et 10 longs métrages présente ainsi les univers singuliers de jeunes auteurs émergents. A chaque édition, un jury international décerne trois prix.



Cette année, le jury, présidé par le cinéaste roumain Cristian Mungiu, a décerné Le Grand Prix Nespresso à *Feathers* d'Omar El Zohairi et le Prix Fondation Louis Roederer de la Révélation à l'actrice Sandra Melissa Torres dans *Amparo* de Simón Mesa Soto. Côté courts métrages, le Prix Découverte Leitz Cine est revenu à *Duo Li (Lili, toute seule)* de Zou Jing. Outre ce temps fort cannois, l'action de la Semaine de la critique se prolonge avec l'accompagnement proposé aux réalisateurs de courts métrages et également à la sensibilisation à la critique de cinéma chez les jeunes générations, en organisant tout au long de l'année des actions pédagogiques auprès des collégiens et lycéens des régions Sud, Ile-de-France mais aussi d'Allemagne.

### L'ACID

L'ACID est une association née en 1992 de la volonté de cinéastes de s'emparer des enjeux liés à la diffusion des films, à leurs inégalités d'exposition et d'accès aux programmeurs et spectateurs. Ils ont très tôt affirmé leur souhait d'aller échanger avec les publics et revendiqué l'inscription du cinéma indépendant dans l'action culturelle de proximité.

Les cinéastes de l'ACID soutiennent et accompagnent chaque année une vingtaine de nouveaux longs métrages réalisés par d'autres cinéastes, français ou internationaux. Choisir ces films, c'est pour eux se poser la question du renouvellement et de la pluralité des regards en donnant de la visibilité à des œuvres insuffisamment diffusées, et en proposant une alternative à l'hyper-concentration et au regard unique. Laboratoire pour la création et la diffusion, l'ACID organise depuis 1993 une section parallèle au Festival de Cannes afin de mettre en lien des auteurs avec des milliers de professionnels. Elle se compose de longs métrages, fictions et documentaires (neuf présentés cette année, dont six sont des premiers longs métrages), qui dévoilent l'audace de nouveaux cinéastes et la diversité des regards, composant la palette du cinéma indépendant en France et à l'étranger.



Nadège Pierron

## Le genou d'Ahed

Film de Nadav Lapid (Israël/France/Allemagne 2021, 1h40) avec Nur Fibak (Yahalom) et Avshalom Pollak (Y)

Y, réalisateur israélien quadragénaire, va présenter un film dans un village au fond du désert. Il y rencontre Yahalom, cadre du ministère de la Culture, et doit livrer deux combats contre la mort : celle de la liberté dans son pays, et celle de sa propre mère.

CHAMP

### Haine et amour

Quatrième long métrage du jeune réalisateur israélien, ce film, encore plus que les précédents, a suscité des avis très opposés. C'est un film déroutant, par sa forme et par son propos. Par sa forme, car il joue de différents registres de

mise en scène, et par sa critique agressive de la politique israélienne actuelle. Son héros, excellemment joué par l'acteur de théâtre Avshalom Pollak, est un réalisateur d'avant-garde qui représente à l'évidence le cinéaste, fort de la colère constante qu'il éprouve face à la situation du pays et aux impasses qu'il rencontre pour la dénoncer. La première séquence, un film dans le film qui porte le même titre, annonce tout ce qui va suivre. Un motard qui fonce sous une pluie battante, aveuglante - le son est au maximum - se révèle être Ahed Tamimi, une militante palestinienne en butte aux services secrets, devenue virale après avoir giflé un soldat israélien devant les caméras de presse, et finalement empri-

sonnée. Le réalisateur rappelle le tweet furieux d'un député israélien selon lequel Tamimi devrait recevoir une balle dans le genou.

Dénonciation de l'oppression des Palestiniens, force de volonté de ceux qui comme lui essaient de résister à l'idéologie dominante, vision dramatique de l'avenir du pays, mais aussi amour de la terre d'Israël : telles sont ses convictions et les thèmes du film. S'y ajoutent en parallèle la grave maladie de sa mère et la tendresse qu'il lui exprime régulièrement. Haine et amour.

Le film alterne différentes scènes : dialogues passionnés sur la situation du pays, souvenirs traumatisants d'épisodes de son service dans l'armée joués comme des chorégraphies qui n'évitent ni l'agressivité ni la vulgarité, moments de pure violence et moments d'accalmie... Ces différents registres de mise en scène



Avshalom Pollak et Nur Fibak dans *Le Genou d'Ahed*

renvoient aux hantises et aux contradictions mêmes du cinéaste, double du réalisateur, tout à tour submergé par sa colère contre l'Etat d'Israël et sa soif d'apaisement, voire de sérénité. Le retour périodique de ses appels anxieux à sa mère mourante fait ainsi référence à son amour trompé de la terre d'Israël. Le spectateur en sort déstabilisé et un peu sonné, certes, mais conduit à comprendre, si ce n'est à épouser, la rage et le désespoir d'un créateur qui n'accepte ni la position politique actuelle de l'Etat hébreu, ni la censure qu'il impose aux artistes.

Philippe Raccah

### Une expérience ratée CONTRE

On s'installe devant *Le genou d'Ahed*, on se souvient des films précédents qui nous avaient alertés sur l'originalité et l'inventivité du cinéaste de *Synonymes* (2019) ou de *L'institutrice* (2014). Les images époustouflantes du début nous confortent dans notre préjugé favorable, c'est bien la patte de Lapid, qu'on retrouvera lors de plans larges sur le désert ou de contre-plongées acrobatiques. Mais très vite, on déchant. Les mouvements parkinsoniens d'une caméra prise de folie nous lassent et nous donnent le tournis, ainsi que les éructations d'un héros pour lequel,

malgré notre bonne volonté, il est difficile d'éprouver la moindre empathie : agressif, méchant, détenteur de la vérité, autocentré jusqu'à la caricature, il devient l'image même de ce qu'il vilipende.

Certes, on perçoit l'urgence, la rage à dénoncer l'iniquité d'un pouvoir israélien répressif et violent, mais ce n'est pas parce qu'on ressent de la sympathie pour le propos de Nadav Lapid, voire qu'on adhère à la cause qu'il défend, qu'on apprécie cette manière de filmer. Car on finit par ne voir dans les mouvements de caméra qu'un maniérisme

malvenu, dans les chorégraphies que d'indigentes gesticulations, dans la narration en tiroirs qu'une complexité inutile. Le son sur-mixé et tonitruant ne rend pas le film plus convaincant.

O.K., il s'agit d'un film 'expérimental', donc voué à nous surprendre et à nous déranger, mais c'est surtout un film tourné en deux semaines et avec peu de moyens, et ça se voit, hélas.

Nic Diamant

CHAMP

**Voici une première approche des avancées et reculs découlant des progrès du numérique, repérés par les cinéastes. Les articles qui suivent évoqueront téléphone sans fil, réseaux sociaux, influenceurs, robots, drones et voitures connectées ou encore guerre à distance. Et bien sûr, il sera question de liberté, de vie privée, d'identité et d'humanité.**

## Un monde connecté, le cinéma témoin

**P**lus de cinq milliards de 'webinautes' dans le monde, quatre milliards d'utilisateurs actifs des réseaux sociaux, sept heures par jour en moyenne passées sur l'internet... cette étude de Digital Report 2021 confirme bien que la révolution numérique engagée à la fin du vingtième siècle a bouleversé nos vies. Et le cinéma s'est bien sûr emparé du sujet !

### Du téléphone...

Le téléphone, apparu quasiment en même temps que le muet, a toujours été pour les scénaristes et réalisateurs un puissant support de mise en scène : outil de surprise, de peur, de tromperie... utilisé à l'envi par Hitchcock, pour ne citer que lui. Après avoir rivé le salarié à son bureau et les standardistes derrière

leurs centraux pendant un siècle, le voilà, devenu cellulaire, qui envahit les écrans autant qu'il court les rues. Avant, note le réalisateur dans le prologue de *Phone Game* (Joël Schumacher, 2003), parler tout seul dans la rue était un signe de folie. Maintenant c'est un marqueur social ! Ce thriller haletant se déroule presque entièrement dans une cabine, au croisement de la 53<sup>ème</sup> rue et de la 8<sup>ème</sup> avenue de New-York, où un mystérieux corbeau téléphonique retient un journaliste *freelance* dont il connaît tout de la vie amoureuse et qu'il menace de tuer s'il raccroche. Lieu privilégié garantissant l'anonymat, la cabine téléphonique, presque disparue aujourd'hui, avait été utilisée aussi dans *Le crime était presque parfait* (Hitchcock, 1954) quand le mari entend en direct le meurtre de sa femme, commandité par lui-même. Toujours dans les thrillers, l'intrigue de *Cellular* (David R Ellis, 2004) est essentiellement fondée sur la liaison téléphonique inespérée entre une femme kidnappée (Kim Basinger) et un inconnu qui décroche ce qui n'est encore qu'un téléphone à clapet ; la rencontre physique de Jessica et de Ryan, son sauveur, n'a lieu qu'à la toute fin, le générique défilant de manière très originale sur le petit écran du mobile de Ryan (joué par l'acteur américain Chris Evans).

### ... aux réseaux sociaux

Le *smartphone*, de loin le plus visible dans notre paysage ordinaire, s'accompagne de multiples autres possibilités de commu-

nication spectaculaires. Des réseaux comme Skype permettent aux personnes éloignées d'un bout à l'autre du monde de se voir et de se parler, comme font par exemple Jasna et sa mère dans *Mère et fille* (Jure Pavlovic, 2019). Et le cinéma lui-même évolue, montrant de plus en plus souvent des scènes filmées depuis des drones, à la verticale ; de merveilleux documentaires nous racontent, avec caméras et micros embarqués, la vie animale au fond des terriers et des nids.

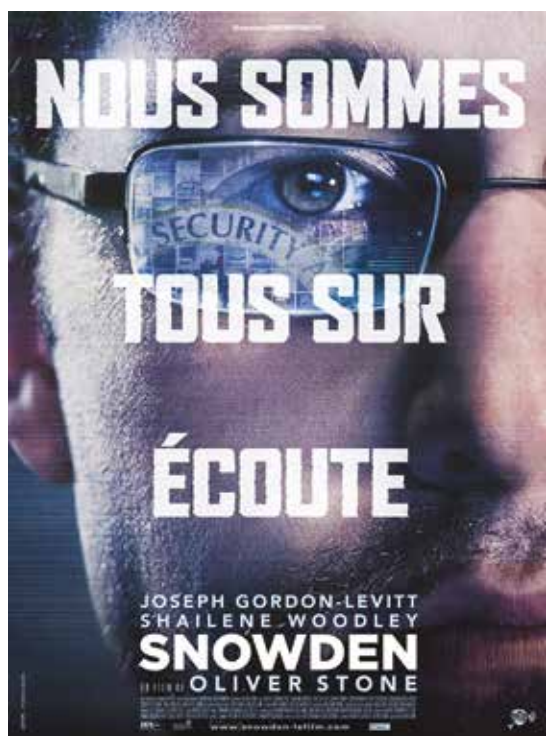
Entre science-fiction et satire sociale, la série britannique *Black Mirror* nous fait réfléchir depuis 2011, saison après saison, aux conséquences insoupçonnées des progrès du numérique. Les fausses nouvelles qui parasitent l'information ou le danger des réseaux sociaux, notamment pour la santé mentale des personnes fragiles, sont des thèmes de plus en plus souvent abordés par les réalisateurs ; ainsi Matt Spicer avec *Ingrid Goes West* en 2017.

### ... et aux logiciels espions !

Notre monde connecté connaît aussi des lanceurs d'alerte d'un nouveau type : l'Australien Julian Assange, avec l'affaire Wikileaks, et l'Américain Edward Snowden, ancien de la CIA, ont publié des informations secrètes ultrasensibles sur l'internet avant d'inspirer Bill Condon (*Le cinquième pouvoir*, 2013) et Oliver Stone (*Snowden*, 2016).

Reste à écrire un scénario sur les logiciels espions à la hauteur de l'affaire Pegasus, qui vient de plonger le monde dans la sidération en cet été 2021 !

Françoise Wilkowski Dehove



## Réseaux sociaux

***The Social Network* (D. Fincher, 2010) ; *Adoration* (A. Egoyan, 2008)**

Nous sommes en 2008, quatre ans après le lancement de Facebook, et le réseau social est déjà un succès planétaire ; dans une salle



Jesse Eisenberg et Armie Hammer dans *The Social Network*

de réunion d'un cabinet d'avocat, Mark Zuckerberg, son fondateur, fait face à Eduardo Saverin, son ami et plus ancien associé qui lui reproche de l'avoir évincé, et aux frères Winklevoss qui l'accusent de leur avoir volé leur idée. Dans *The Social Network*, David Fincher utilise le procédé connu du procès entrecoupé de *flashbacks* pour raconter la création de Facebook par un étudiant génial de l'Université d'Harvard. L'histoire est connue, mais l'écriture cinématographique de David Fincher est efficace et tient le spectateur en haleine, aidé par la remarquable interprétation de Jesse Eisenberg qui campe un Mark Zuckerberg à la fois irritant et attachant.

### Les débuts

Au-delà du plaisir de regarder une histoire exceptionnelle bien racontée, que nous apprend ce film sur les réseaux sociaux ? Notons d'abord qu'il date de 2010 et que leurs effets les plus pervers, comme la propagation des *fake news* et la montée des complotismes et de la haine, tels qu'on a pu les constater à l'occasion des récentes élections américaines ou de la crise du Covid-19, étaient moins visibles à cette époque. De plus, le film s'intéresse surtout aux conditions de réussite d'une start-

up de l'internet : Mark Zuckerberg nous est montré comme un génie de l'informatique à l'ego démesuré, mais sans vision stratégique ; son premier exploit relève du canular d'étudiant et son ambition initiale se limite à un réseau social pour les étudiants d'Harvard. Ce n'est que plus tard et grâce à l'aide de Sean Parker, un des fondateurs de *Napster*, qu'émergent la vision et la stratégie qui feront le succès de Facebook. Toutefois certains dialogues annoncent le côté sombre des réseaux sociaux : on parle de 'numérisation de sa vie' et de 'vivre sa vie sur

l'internet', et il n'est sans doute pas anodin qu'au tout début du film Mark Zuckerberg harcèle sur son blog son ex-petite amie, qui vient de le larguer, et devient une star dans le campus pour un jeu en ligne machiste qui fait sauter le réseau informatique de l'université. Comme si, dès l'origine, ces réseaux étaient l'instrument des sentiments les moins nobles de l'homme.

### Une réaction en chaîne

*Adoration*, du réalisateur canadien Atom Egoyan, Prix du Jury œcuménique à Cannes en 2008, dénonce plus violemment les risques vertigineux des réseaux sociaux. Ce film très riche aborde, dans une construction complexe, de nombreux thèmes : la vérité et le mensonge, l'éducation et l'identité, et place au cœur du récit l'effet boule de neige d'une fausse nouvelle sur l'internet. Rappelons brièvement les grandes lignes du scénario : Simon, un adolescent orphelin, lors d'un exposé en classe, raconte comment il a survécu à une tentative d'attentat terroriste organisée par son père qui avait caché un explosif dans les bagages de sa jeune épouse enceinte. Le récit de Simon est conforté à l'écran par des *flashbacks* de sa mère au contrôle de l'aéroport. Est-ce une fiction sortie de l'imagination

de Simon ? Est-ce la réalité ? Le récit aurait pu rester confiné entre les murs de la salle de classe, mais Simon le reprend sur l'internet dans un forum de discussion avec des amis de son âge. Une des amies de Simon en parle à sa mère et, de forum en forum, la nouvelle se répand sur la Toile. Cet emballement est montré par une mosaïque d'écrans de plus en plus nombreux, le récit de cette tentative d'attentat, qui repose sur une histoire vraie, déchaînant les réactions. Les jeunes défendent le père de Simon en associant terrorisme et lutte contre le capitalisme. Les anciens passagers du vol interviennent, dont un certain Daniel qui a vu sa vie bouleversée parce que son vol aurait pu exploser et qui se prétend revenu des morts. Et, inexorablement, s'invitent les religions et le racisme, avec l'homme qui s'interroge sur les conditions



requis pour avoir accès aux 40 vierges du prophète, la rescapée des camps de concentration que sa petite-fille veut faire intervenir, et, en contrepoint obligé, le *skinhead* négationniste. Ce que nous voyons aujourd'hui tous les jours dans l'actualité du Net était ainsi dénoncé par Atom Egoyan dès 2008.

Jacques Champeaux

## L'humain au risque du virtuel

Trois films pour questionner ce monde virtuel qui nous entoure.



**D**enise au téléphone (*Denise Calls Up*, de Hal Salwen, USA 1995, existe en VOD) m'a beaucoup fait rire à l'époque. Il est vrai que je l'ai vu dans une salle Debussy remplie de classes scolaires qui s'en sont donné à cœur joie. L'histoire est celle de jeunes célibataires à New-York qui ne communiquent - mais alors du lever jusqu'au coucher - que par téléphone, ordinateur et fax, sans jamais se rencontrer. Ils font tout par téléphone, de la drague jusqu'à l'accouchement... Oui, oui, je vous assure, c'est possible. Cette omniprésence d'une communication purement virtuelle, traitée avec beaucoup d'humour, sur un ton léger et drôlatique, dénonçait pourtant, voici 26 ans déjà, le fond d'angoisse devant une vraie rencontre dont elle est le signe et l'expression. Qu'est-ce à dire, communiquer, ou encore être amis, sans le risque de s'exposer à l'autre ? Sur un ton beaucoup moins drôle on a pu voir sur Arte cet été la première saison de la série *La meute* (*La Jauria*, d'Enrique Videla et Sergio Castro San Martín, Chili 2020). Ici, des ados en mal d'identité, d'amitié et d'affection sont manipulés par quelqu'un qui se prend pour un être supérieur pour commettre les pires

atrocités. Les conséquences de cette angoisse devant l'autre sont poussées à l'extrême, et pourtant il me semble que le mal est ici moins angoissant que dans la comédie une génération plus tôt. Car la cause est ici identifiable, après moult péripéties évidemment, mais c'est quelqu'un, ou quelques-uns comme le laisse entrevoir la fin de cette première série pour ouvrir la porte pour la saison 2. Et des personnes identifiables, on peut les traquer, les trouver, les mettre hors d'état de nuire. Alors qu'une angoisse généralisée, diffuse, qui se déverse dans un système de communication virtuel où chacun peut se cacher derrière un écran est beaucoup plus difficile à aborder, sans même parler d'un moyen de s'en préserver.

N'oublions pas qu'au départ, toutes ces



La meute

inventions techniques, à commencer par le téléphone, ont été développées pour faciliter la communication entre les gens. Le web, World Wide Web, a été mis au point au départ par Tim Berners-Lee, chercheur britannique en 1989 pour que des scientifiques du monde entier puissent échanger des informations instantanément. Seulement il en est de ce formidable outil, comme de tous les autres artefacts que l'homme a inventés depuis ses origines : ils peuvent servir tout autant le mal que le bien. Qu'est-ce qui fait que le mal semble l'emporter dans

notre monde actuel ?

Un élément de réponse à cette question épineuse peut se trouver dans un film qui devait sortir cet été mais qui a été repoussé en décembre : *I'm Your Man* (*Ich bin dein Mensch*, de Maria Schrader, Allemagne 2021). Une scientifique, en mal de budget pour ses recherches, accepte de prendre chez elle pour trois semaines un projet en voie de développement, un robot humanoïde conçu pour satisfaire les moindres désirs de l'humain auquel il est attribué. Très réticente, et c'est peu dire, elle cherche à le cantonner dans un coin sans qu'il la dérange. Mais c'est sans compter avec la force de persuasion exercée par la satisfaction de tout désir. Dans un rapport qu'elle doit écrire à la fin de l'expérience, elle met en garde contre ce type d'invention en soulignant que c'est la confrontation à l'autre qui construit l'humain, au besoin dans le conflit, et pas la satisfaction de ses désirs - et pourtant...

Quand nous avons le choix, nous privilégions ce qui nous fait plaisir, c'est humain - au sens de : c'est une faiblesse humaine. Mais ce faisant, nous nous renfermons sur nous-mêmes, appauvrissant ainsi notre humanité qui, elle, se nourrit de l'altérité, y compris dans le déplaisir et le conflit. Et si c'était cela, l'enjeu, ou du moins un des pièges du monde virtuel, de nous refermer sur nous-mêmes tout en nous faisant croire à la plus grande ouverture ?

Waltraud Verlaquet

Dan Stevens et Maren Eggert dans *I Am Your Man*



## HAL, Big Brother, Black Hat et les autres...

### Films d'avertissement, d'alerte, de mise en garde !



Keir Dullea et Garry Lookwood dans 2001 : L'Odyssée de l'espace

Trois films pour montrer que l'évolution technologique en matière de communication est potentiellement utilisable pour nous mettre en danger, nous espionner, violer notre intimité.

#### Un ordinateur omniprésent

La fascination qu'exerce 2001 : L'Odyssée de l'espace de Kubrick ne se dément pas avec le temps. Tiré d'un roman d'Arthur Clarke, le film met en scène un ordinateur qui est le produit de la perfection numérique. Installé au beau milieu du vaisseau spatial Discovery, il est l'œil qui note tous les faits et gestes de l'équipage, il est aussi le seul qui connaisse l'objectif de la mission secrète du vaisseau. David et Frank découvrent que HAL 9000 est doué de sentiments, à la suite d'une fausse panne (simulée par lui), et ils envisagent de le déconnecter. HAL, qui a lu sur leurs lèvres leur intention, va se révolter et tuer Frank. David décide alors de neutraliser HAL en le lobotomisant. Sans mémoire, il deviendra un légume. Mais l'avertissement est évident : et si la technologie poussée à l'extrême allait jusqu'à la négation de l'humain ? Kubrick atteint la perfection du fond et de la forme : effets visuels, sons et musiques, utilisation du silence, suspense, dilatation du temps, discours philosophique et métaphysique, fable morale.

#### L'horreur de la politique

Qui commande le passé, commande l'avenir. Qui commande le présent, com-

mande le passé. Ce syllogisme est la charte de l'Océania, gouvernée par Big Brother, c'est ainsi que se fait appeler le dictateur impitoyable dominant une population sans défense et surtout sans prise de conscience. Orwell, l'écrivain britannique, auteur de *La ferme des animaux*, et surtout de *1984*, était un observateur engagé de son pays et de son temps. Quantité d'articles politiques ont émaillé sa vie d'écrivain. Homme de gauche, proche du Parti travailliste, dès 1938 il fut horrifié par les déviations criminelles des communistes russes et des nazis allemands. De là une réflexion sur la nécessité de créer une société qui garantisse le développement de la démocratie. D'où la rédaction, à la fin de sa vie, de ce roman d'anticipation provocateur.



Le film de Michaël Radford réalisé en 1984 est à la mesure du roman glaçant d'Orwell. Et d'une scrupuleuse fidélité. Le personnage de Winston, incarné par l'étonnant John Hurt (*Elephant Man*) est un résistant, un insoumis qui tente d'échapper à la surveillance

de Big Brother, dont le visage au regard inquisiteur trône dans l'appartement, dans les rues, dans les bureaux et ateliers. Richard Burton, dans son dernier rôle au cinéma, est O'Brien, le chef prosélyte, manipulateur et persécuteur qui veut convaincre Winston de rentrer dans le rang. Certaines séquences font penser à un film des années 30 au début du parlant. Beaucoup de scènes de torture sont insoutenables. On est pris dans l'horreur de l'oppression morale et physique.

« Je ne crois pas que le type de

société que je décris arrivera nécessairement, mais je crois que quelque chose qui y ressemble pourrait arriver » (Orwell).

Avis prémonitoire ? L'avenir nous le dira, mais déjà en Chine...

#### Nous n'avons plus le contrôle

Michael Mann est un réalisateur connu pour ses films mettant en œuvre des personnages solitaires et déterminés, qui font face à l'évolution du monde : *Heat*, *Révélation*, *Collateral*, *Miami Vice*. *Hacker* (2015) est évidemment dans ce créneau. Très axé sur les moyens que lui donne le numérique, dont il fut un des premiers promoteurs, Mann est un virtuose qui alterne les genres du polar et du thriller. On suit dans un rythme haletant, mais avec quelquefois un ralentissement des prises de vue, l'activité de Hathaway (Chris Hemsworth) qui nous plonge dans la cybercriminalité mondiale. Au plan cinéma, on notera deux séquences remarquables. Celle du début du film, où le cinéaste nous entraîne dans le monde souterrain des câbles et des connections, une manière imagée et esthétique d'évoquer un monde invisible. Enfin, après une traversée tumultueuse et violente (de Hong Kong à Djakarta), le plan de fin est celui du départ de Hathaway et de sa compagne, leur mission terminée et réussie. Hésitants et seuls, suivis par des caméras vidéo, ils vont disparaître ou rentrer dans le rang. Comme un désenchantement définitif ? Le monde est comme vide.

Alain Le Goanvic

Hacker



## Un progrès ? Pas forcément...

**Comme pour beaucoup d'inventions nouvelles, l'internet, et plus généralement le monde connecté, a été un facteur positif dans le développement de l'humanité. Mais certains s'en sont emparés pour le dévoyer et le pervertir.**

Le cinéma s'en est fait l'écho. Nous regarderons ici deux aspects de ces applications négatives : l'action militaire et le harcèlement. Les drones militaires porteurs d'engins sont des armes fasci-



Eye in the Sky

nantes car ils peuvent apporter la mort n'importe où, sans contact humain. Un exemple parfait est donné par *Eye in the Sky*, un thriller britannique de Kevin Hood (2015). Un officier britannique du service d'espionnage est placé aux commandes d'une opération top-secrète impliquant plusieurs nations. Un groupe de terroristes réfugié à Nairobi doit être capturé. Grâce à un agent sur place qui commande un mini-drone, les services secrets britanniques découvrent que le groupe prépare une attaque suicide. Le risque est imminent, il faut agir très vite pour stopper les terroristes coûte que coûte. Dans une base du Nevada, un pilote de drones porteur d'engins est prêt à intervenir pour éliminer la menace. Mais au dernier moment, une petite fille entre dans la zone de tir... La force du film provient de la différence entre deux mondes : le monde réel de Nairobi où vit la fillette, partie vendre les gâteaux que confectionne sa mère, mais malheureusement à l'emplacement où sont les terroristes, et le monde quasi-virtuel des hommes de guerre. Ceux-ci sont à Londres, au Nevada ou encore en

Chine ; ils donnent la mort sans jamais la voir sauf, par hasard, sur un écran.

Pour faire écho à *Eye in the Sky*, il faut citer *Drone*, un film américain de Jason Bourque (2019) qui se penche sur les conséquences matérielles et morales des frappes. Le personnage principal est un Pakistanais. Dans la banlieue d'une grande ville des USA, il rencontre un Américain bien tranquille qui vit avec sa famille dans un pavillon typique de la classe moyenne. Au fur et à mesure, on apprend que l'étranger a perdu sa femme et sa fille lors d'une frappe au Pakistan, et que l'Américain est un agent

de la CIA responsable du tir. Le désir de vengeance du Pakistanais d'une part, et le sentiment de culpabilité de l'Améri-

Drone



cain vis-à-vis de lui-même et de sa famille d'autre part, constituent la trame du film.

### Followers et likes

Le téléphone portable peut lui aussi être très néfaste.

*Instalife (Ingrid Goes West)*, un film américain de Matt Spicer (2017), en aborde deux aspects : le cyber-harcèlement et le rôle des influenceurs. Ingrid, l'héroïne,

vit jour et nuit sur Instagram. Une de ses amies ayant mis sur elle un commentaire désobligeant, elle décide de lui gâcher son mariage. Cela finira mal, et Ingrid fera un séjour en hôpital psychiatrique. Remarquons que 'goes west' peut se traduire, en plus de 'aller vers l'Ouest' (ce qu'Ingrid fera dans la suite du film) par 'être à l'Ouest', c'est-à-dire être un peu dérangé. A sa sortie de l'hôpital, Ingrid s'entiche d'une influenceuse sur les réseaux sociaux, Taylor. Fascinée par le mode de vie de la jeune femme, Ingrid décide d'aller à Los Angeles pour essayer de se lier d'amitié avec elle. Elle y parviendra en arrivant à lui rendre de nombreux services. L'intérêt du film réside dans la comparaison entre les deux mondes d'Ingrid et de Taylor. Ceux-ci sont tous les deux virtuels, mais celui d'Ingrid est fragile et plein d'amour insatisfait, alors que celui de Taylor est cruel, superficiel, commercial et égoïste. Le but des deux femmes est d'avoir le plus grand nombre de 'followers'. Pour Taylor, c'est un intérêt financier : plus elle a de contacts, plus cher elle peut vendre aux marques ses conseils d'achat. Pour Ingrid, désespérément seule, le besoin d'être aimée semble devoir être comblé par le nombre de 'likes', ce qui est évidemment illusoire. Ces deux mondes ne peuvent pas s'entendre et Ingrid en sort brisée. Ironiquement, son suicide raté, qu'elle met en scène bien entendu sur Instagram, lui apportera les followers qu'elle n'attendait plus !

Jean Wilkowski

Aubrey Plaza et Elizabeth Olse dans Instalife



## Les prédateurs

**Deux films français récents abordent, sur un ton de comédie, quelques conséquences de l'irruption des nouveaux moyens de communication dans nos vies, sur le lieu de travail comme dans le quotidien familial.**

Dans *Les 2 Alfred* de Bruno Podalydès (2020) et *Effacer l'historique* de Benoît Delépine et Gustave Kervern (2019), les personnages principaux sont au nombre de trois, ce qui permet aux scénaristes de présenter aux spectateurs une variété de cas.

Alexandre était employé dans une imprimerie. Seul avec deux enfants, il se retrouve au chômage. Il accède enfin à un emploi dans une start-up. Sa supérieure, Séverine, est exigeante et ultra-performante dans son travail. Son copain, Arcimboldo, croit conserver sa liberté en se débrouillant, à l'aide d'applis, pour trouver des petits boulots d'une grande diversité. Dans son entretien d'embauche, Alexandre met naïvement en avant ses qualités de gentillesse et d'indulgence, alors qu'on recherche un 'tueur' ; il écoute avec stupéfaction le discours de son patron sur sa firme, en franglais, dont il ne comprend pas le moindre mot. L'entreprise refuse d'employer des personnes ayant des enfants - Alexandre qui en a ne le dit pas - ce qui donne l'occasion, dans le film, à une cascade de situations burlesques, tous étant, en cachette, pères ou mères de famille.

Embauché abruptement pour une nuit comme gardien dans un entrepôt, Arcimboldo, qui a alors la garde du tout-petit d'Alexandre, le range, grâce à un chariot élévateur, dans un carton avec son doudou, ses '2 Alfred', sur la plus haute étagère de la salle. Les smartphones, drones et autres objets connectés sont des personnages incontournables du film : la voiture autonome de Séverine lui laisse, comme message sur le portable, « Je suis partie me brancher à une borne ».

Le réalisateur, se centrant sur le milieu de l'entreprise, trace, avec un humour assumé,

l'image d'une société où seule l'esbroufe permet la réussite et où le commun des mortels doit mentir pour survivre.

### A la source des maux

Les trois personnages d'*Effacer l'historique* sont des solitaires qui se sont rencontrés sur des ronds-points de Gilets jaunes. Marie, fauchée, vit dans le déni en faisant semblant d'avoir encore à la maison son mari et son fils. Elle reçoit le message d'un maître-chanteur qui détient une *sex-tape* sur elle. Bertrand, veuf, tente de soutenir sa fille de 13 ans qui se fait harceler à l'école, en particulier une de ces scènes est postée sur Facebook ; il a aussi une relation téléphonique avec une voix de centre d'appel qui le ruine en lui plaçant des articles dont il n'a rien à faire.

Christine, chauffeur de VTC, ne décolle pas du niveau 'une étoile', donné soit-disant par ses clients.

« On y croyait aux gilets jaunes, on était fiers ». Ce souvenir va les dynamiser et les forcer à se reprendre en main. Le téléphone, source de bienfaits et de douleurs, est présent dans presque toutes les scènes du film. Un gros plan du cinéaste sur les trois smartphones semble dire que, pour nos héros qui en découvrent peu à peu les déplaisants à-côtés, là réside le problème. Ils devront élargir leur point de vue grâce aux explications d'un *hacker*. Le film met en garde, à juste titre, contre les



Bruno et Denis Podalydès dans *Les 2 Alfred*

atteintes à la vie privée qu'on peut rencontrer dans les réseaux sociaux. Tout en conservant un ton divertissant avec certaines situations hilarantes, il prévient de risques encourus par ceux qui n'y prennent pas garde.

### Une espèce disparue

Les problèmes rencontrés sur le Net existent surtout du fait de son succès dû aux multiples services rendus dans le domaine public comme dans le privé. Dans *Les 2 Alfred* comme dans *Effacer l'historique*, les protagonistes finissent par accepter la diffusion de la vérité.

Mais, de plus, un des héros du second écoute avec attention un guide qui présente le dodo comme une espèce disparue parce qu' « incapable de s'adapter à son environnement et ne fuyant pas ses prédateurs ». Apprendre à fuir les prédateurs est en filigrane dans ce film, mais également dans le premier, de manière moins explicite. Le progrès technologique est irréversible, semble-t-il, mais n'a-t-il pas toujours effrayé ? Les canuts ont brisé les nouvelles machines à tisser de peur de la concurrence, et souvenons-nous de la panique chez les spectateurs causée par le film des frères Lumière, *L'arrivée d'un train en gare de La Ciotat* (1895), lors de sa première projection.

Nicole Vercueil

Corinne Masiero, Denis Podalydès et Blanche Gardin dans *Effacer l'historique*



# Fake news et faux prophètes

Nos réseaux sociaux ont quelques similitudes étonnantes avec les faux prophètes des temps bibliques.

Ce que nous nommons aujourd'hui réseaux sociaux se passe en ligne. Autrefois, avant l'invention du numérique, la vie sociale connaissait aussi ses réseaux, mais 'en présentiel'. Il n'y a pas si longtemps, le principal réseau était la famille élargie, puis la communauté villageoise, des cercles professionnels ou d'intérêt. Puis il y a toujours eu des gens qui propageaient des informations et des idées en traversant ces différents groupes, des colporteurs, des griots, des saltimbanques, et plus tard les journaux, puis la radio, puis la télévision et le cinéma. Et, autre parole extérieure, les Eglises ou autres communautés religieuses cherchent à inscrire le vécu des uns et des autres dans un ensemble faisant sens.

Aux temps bibliques, il y avait, à côté du système sacerdotal avec ses rites et ses prêtres, les prophètes. La prophétie est un phénomène qui se trouve dans tout le Proche-Orient ancien. Hommes et femmes vivaient de l'aumône, la plupart du temps en groupe et volontiers sous l'influence de techniques particulières, chants, danses, trances... et, ainsi inspirés, transmettaient la 'volonté divine'. Je mets cette dernière entre apostrophes, car évidemment personne ne connaît la volonté divine.

### Vrai ou faux ?

Alors comment distinguer entre vrais et faux prophètes ? Impossible au moment même. Mais c'est *a posteriori*, quand on voit que ce qu'un prophète a dit s'avère vrai, qu'on reconnaît comme 'vrai' prophète celui qui a su interpréter la situation correctement et en a tiré les conclusions correctes. Mais il y a une autre caractéristique des vrais par rapport aux faux prophètes : les derniers disaient ce que le peuple voulait entendre - certainement cela leur procurait plus de dons de la part de ceux qui écoutaient leurs 'prophéties' (voir Astérix, *Le devin*) - tandis que les 'vrais' prophètes n'hésitaient pas à leur dire leurs quatre vérités (pensons à Nathan face à David) et étaient volontiers persécutés.

Revenons alors à nos réseaux sociaux d'aujourd'hui. Comment fonctionnent-ils ? Loin de l'idée si géniale du début, de pouvoir échanger immédiatement des travaux scientifiques à travers le monde - même si ça marche toujours - le gros de ces réseaux est subverti par des intérêts purement financiers. Ainsi, sur presque chaque page d'internet il y a des pubs. Les maîtres des réseaux ont imaginé des algorithmes qui peuvent apprendre tout seuls (le *machine learning*). Ils mesurent l'ensemble de l'activité d'un utilisateur sur leur plateforme et utilisent ces informations, ainsi que celles rachetées à d'autres sociétés comme Amazon, pour établir son profil. Quelqu'un qui aime le tennis va recevoir des pubs de tennis et ainsi de suite, mais avec des profils établis de façon beaucoup plus fine. Car si les réseaux sociaux peuvent être gratuits, c'est parce qu'ils se font de l'argent avec les pubs. Ils savent donc



exactement ce qui intéresse chacun de nous et du coup, ils nous envoient, non seulement des pubs, mais aussi du contenu qui correspond à notre profil, pour qu'on reste plus longtemps sur leur plateforme. (Est-ce qu'un jour nos dirigeants pourraient pondre une législation contre ce procédé ?) C'est pour cela que les *fake news* des complotistes atteignent un tel succès. Il suffit d'avoir montré qu'on s'intéresse à ce genre 'd'information' pour en être abreuvé. Cela fait que l'internaute reste plus longtemps sur une page et est donc soumis plus longtemps aux pubs qui, rappelons-le, font le beurre des réseaux sociaux. Sans ce système, comment voulez-vous qu'une information aussi aberrante que, par exemple, celle qui voudrait faire croire que les vaccins anti-Covid introduiraient des puces dans nos organismes, puisse être d'abord vue, puis crue par tant de gens ? Comme les faux prophètes, les plateformes nous donnent ce qu'on a envie d'entendre - pour augmenter leur profit.

### Tout se vaut ?

Et comme en démocratie on n'interdit la parole à personne, y compris la plus farfelue, on arrive à la conclusion que toutes les informations se valent et donc, même si la science a montré mille fois le contraire, l'opinion farfelue se maintiendra envers et contre tout, avec en prime l'aura de ce qui autrefois se nommait volonté divine et qui, aujourd'hui, se veut connaissance plus vraie que vraie et appelle de ce fait, par conviction dure comme fer, au soulèvement contre les prétendues élites qui, elles, fondent leurs actions plus volontiers sur les faits prouvés scientifiquement. Malheureusement, la rumeur a toujours l'avantage sur la connaissance puisqu'elle se dispense de preuves, elle est donc plus facile à faire circuler que les 'detox' qui doivent investir du temps et de l'énergie pour prouver qu'une 'information' est fautive. Et donc, comme pour les prophètes, la vérité ne s'éprouvera probablement qu'après coup.

Gare à nous si nous n'arrivons pas à trouver un moyen de nous protéger de ces mauvaises informations (l'Allemagne vient d'augmenter sa redevance pour financer une telle démarche).

Waltraud Verlaquet

## Roberto Rossellini et René Clément

### Deux grandes rétrospectives néo-réalistes

Dans la riche programmation du 49<sup>ème</sup> Festival de La Rochelle se sont distinguées deux passionnantes rétrospectives, dont celle de Rossellini (1906-1977) est actuellement en salle pour 9 des 14 longs métrages présentés. Pour cet immense cinéaste qui fut l'inventeur du néo-réalisme, et dont les membres de la future Nouvelle vague feront comme de Renoir leur patron, « le réalisme n'est que la forme artistique de la vérité ». Entré dans la Résistance en 1943, il devient rapidement convaincu qu'un artiste doit jouer un rôle social et politique. La 'Trilogie des villes en ruines' - *Rome ville ouverte* (1945), *Paisa* (1946) et *Allemagne année zéro* (1947) - le prouve. Ces films, non contents de porter un

regard critique sur les retombées traumatiques de la destruction physique et morale de l'Europe par la barbarie nazie, déploient une mise en scène délibérément non formaliste, en prise directe avec les choses, avec une intention pédagogique et une position morale manifestes, en deuil du monde humaniste d'avant.

Ainsi son style repose-t-il avant tout sur une éthique et une certaine idée de l'homme, qu'illustre aussi *Le Général della Rovere* (1959) incarné par un Vittorio de Sica bouleversant. Deux de ses actrices - et compagnes - ont marqué ses films de leur tempérament : la passion et la vitalité puissante d'Anna Magnani - *L'amore* (1948) ; le mystère et la fragilité hautaine d'Ingrid Bergman. De la rencontre improbable de celle-ci avec l'auteur résulteront, entre 1950 et 1954, *Stromboli* - extraordinaire documentaire sur elle et leur amour naissant - *Europe 51*, *Voyage en Italie* - chronique annoncée de leur séparation - *Jeanne au bûcher*, *La Peur*.

Enfin il faut souligner trois aspects particuliers



Roberto Rossellini

du talent de Rossellini : ses quelques incursions dans la comédie - *La machine à tuer les méchants* (1952), *Où est la liberté ?* (1953) - sont de savoureuses satires sociales ; sa rencontre amoureuse et artistique avec l'Inde a inspiré *Inde terre mère* (1959) ; son désir de montrer sans démontrer a produit le récit de l'épopée garibaldienne *Vive l'Italie* (1961) et celui du coup d'état tranquille de *La prise du pouvoir par Louis XIV* (1966).

(Suite page suivante ->)

Anna Magnani dans *Rome, ville ouverte*



## Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Tarifs :

### avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version papier

- individuel : 35€     soutien à partir de 45€  
 couple : 45€     soutien à partir de 55€

### avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version électronique

- Individuel : 25€     soutien à partir de 35€  
 couple : 35€     soutien à partir de 45€

Réduit : 10 €  pasteur  étudiant  chômeur, autre

### Adhésion sans abonnement à *Vu de Pro-Fil*

- individuel : 20€     soutien à partir de 30€  
 couple : 30€     soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Signature :

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil, secrétariat national  
 390 rue de Font Couverte Bât. 1  
 34070 Montpellier

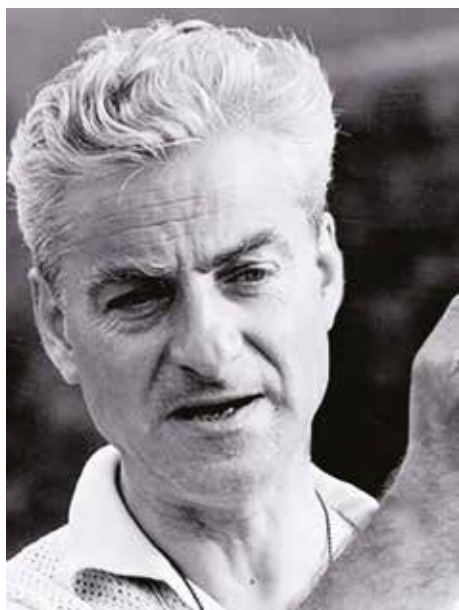


(Suite de la page 17)

## Du néo-réalisme au réalisme poétique

Souvent présenté dans la presse italienne comme 'le Rossellini français', René Clément (1913-1996) s'est brillamment distingué dans les genres les plus divers - passant de l'épique à l'intimiste, du

René Clément



docudrame au film d'époque, de la comédie au suspense.

Il réalise dès 1931 le dessin animé *César chez les Gaulois*, puis une série de courts et moyens métrages dont *Ceux du rail* (1942).

Sa modernité tient pour une large part au choix des sujets, tirés de l'actualité

Georges Poujouly et  
Brigitte Fossey dans  
*Jeux interdits*



socio-politique contemporaine, et il combine une mise en scène spectaculaire avec des aspects quasi documentaires : *La bataille du rail* (1946), *Les maudits* (1947), et *Au-delà des grilles* (1949) qui associent néo-réalisme à l'italienne et réalisme poétique à la française.

Du reste, son apport le plus original à la tendance néoréaliste est l'introduction, en référence à l'histoire du cinéma, de citations qu'il souligne pour s'en écarter. Oscar du meilleur film étranger, *Jeux interdits* (1952) est le premier film français à donner une vision réaliste de la défaite de 1940, avec des dialogues très crus et une imagerie quelquefois proche du surréalisme - dont l'empreinte sera forte sur de nombreuses œuvres traitant avec noirceur de l'onirisme de l'enfance. Dans *Monsieur Ripois* (1954), des séquences en caméra cachée alternent avec des scènes des plus sophistiquées où Gérard Philippe campe un anti-héros antipathique et pourtant

fascinant, dont la performance inspirera aussi bien Truffaut que Kaurismäki.

Lié à un contexte politique ou relevant de la sphère sociale ou privée (*Gervaise* 1956), l'enfermement est une des constantes narratives de son œuvre ; et ses protagonistes - souvent des personnages en devenir, enfants ou jeunes gens - se heurtent à des contraintes externes ou internes. Dans le sulfureux *Plein soleil* (1960), le jeune Alain Delon, dans son premier grand rôle, fait merveille. On le retrouve dans l'extravagant *Quelle joie de vivre* (1961) - une fable sur l'avènement du fascisme, inspirée de *Candide* - et dans *Les félins* (1964) - variation parodique sur le cinéma à suspense - qui fait évoquer par les médias américains un 'Hitchcock français'.

Enfin l'éblouissant *Le jour et l'heure* (1962), adapté et dialogué par Roger Vailland, est illuminé par l'émouvante Simone Signoret.

Jean-Michel Zucker

## Abonnement seul

**Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros**  
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Téléphone :

Ville :

Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :  
Pro-Fil, secrétariat national  
390 rue de Font Couverte Bât. 1  
34070 Montpellier



Date :

Signature :

## Une nuit de films malaisiens à Paris

Les 21 et 22 octobre 2021.

Une conférence sur la recherche poétique et musicale du réalisateur malaisien P. Ramlee se tiendra le 21 de 14h à 18h à l'auditorium de l'INALCO (2 Rue de Lille).

Le 22 octobre de 15h à 07h, une soirée et une nuit entière seront consacrées à ses films au Centre des Colloques du Campus Condorcet à Aubervilliers (Sortie M° Front Populaire, L.12).

## Le Temps pour la Création

### Pro-Fil sur France Culture

Chaque année, en septembre, 2,2 milliards de chrétiens célèbrent le 'Temps pour la Création', un événement international œcuménique destiné à faire réfléchir les chrétiens aux questions écologiques et à 'l'avenir de notre maison commune'. Les Eglises protestantes de France participent bien entendu à cet événement, et c'est dans ce cadre qu'il a été demandé à Pro-Fil d'intervenir dans l'émission du Service Protestant, le dimanche 12 septembre à 8h30, sur France Culture, pour parler de la nature au cinéma. Jacques Champeaux, président de Pro-Fil, est l'invité de Jean-Luc Gadreau pour évoquer les différentes manières dont la nature est représentée dans les films, des westerns aux films d'horreur, de la nature menacée à la nature bienveillante, et à travers des réalisateurs comme George Ovashvili, Naomi Kawase ou Terrence Malick. L'émission peut être réécoutée en podcast sur le site de France Culture.



### Crédits photo

p.1 : © CrushPixel  
p.3 : © Oslo Pictures ; © Gaumont Distribution  
p.4 : © Pathé  
p.5 : D.R.  
p.6 : © Diaphana Distribution ; © Haut et Court  
p.7 : © Amirhossein Shojaei ; Carole Bethuel

p.8 : © Festival de Cannes 2021  
p.9 : © Pyramide Films  
p.10 : © Pathé  
p.11 : © Merrick Morton / Columbia Pictures ; © ARP Sélection  
p.12 : © ARP ; © Fabula ; © Christine Fenzl  
p.13 : D.R. ; D.R.  
p.14 : © Entertainment One ; D.R. ; © Star Thrower Entertainment

p.15 : © Af Brillot ; © Les films du Worso - No Money Productions - France 3 Cinéma - Scope Pictures  
p.16 : © CrushPixel  
p.17 : © Copyright Corbis ; D.P.  
p.18 : © Festival de Cannes 2013 ; © Sophie Dulac Distribution  
p.19 : © Eglise verte  
p.20 : © Copyright Wild Bunch Distribution

## Présence Protestante sur France 2

Dimanche 19 septembre, 10h

XXI siècles après Jésus-Christ - A la croisée des chemins

Seconde partie : La paix

Un numéro spécial diffusé en deux volets. Autour d'un texte de la Bible, Marion Muller-Colard et ses invités se rencontrent en toute simplicité pour une aventure dont ils ignorent tout. Avec : Fanny Cheyrou, journaliste à *La Croix L'Hebdo* ; Vianney Louvet, ingénieur agronome, et Gérard Siegwalt, théologien.



dimanche 17 octobre de 10h

« Les mennonites, la paix en héritage » réalisation : Jean-Yves Fischbach, un nouveau volet de la série documentaire « Histoires vivantes du protestantisme »

## Prochain séminaire

Nous vous rappelons que notre Assemblée générale et notre séminaire annuel auront lieu

à Paris les 2 et 3 octobre.

Le thème de notre séminaire sera :

'Les murs, remparts ou prisons ?'

Nous serons heureux de nous retrouver enfin après ces longs mois de vidéo-conférences. Il n'est pas trop tard pour vous inscrire.

## Les + sur le site

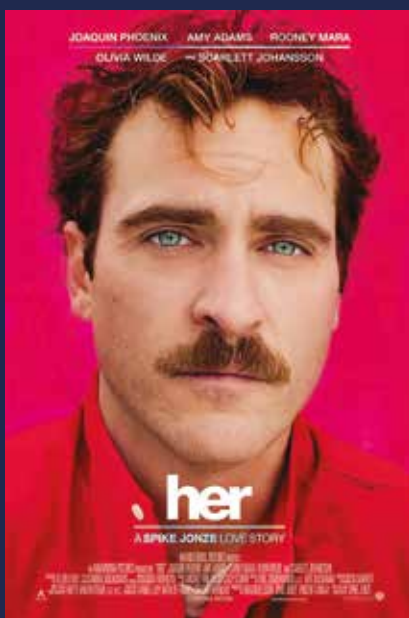
- Les pages des festivals de Oberhausen, Kiev, Cannes, Fribourg, Locarno
- Les émissions radio
  - Champ Contrechamp des 27 avril, 25 mai, 22 juin 2021
  - Ciné qua non des 20 avril, 18 mai, 15 juin 2021

## Ciné-Festival en Pays de Fayence

Du 11 au 16 octobre 2021

Cette année il y aura trois films non-distribués en France. Le programme sera annoncé lors de la soirée promotionnelle le 1<sup>er</sup> octobre. Il reste des places dans le jury Pro-Fil. Une expérience passionnante. Inscriptions et informations sur

[www.cine-festival.org](http://www.cine-festival.org)



# A la fiche

**Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.**

## HER (ELLE)

Etats-Unis d'Amérique, 2013, 126 min.

### FICHE TECHNIQUE :

Réalisation et scénario : Spike Jonze ; image : Hoyte Van Hoytema ; décors : Austin Gorg ; montage : Jeff Buchanan et Eric Zumbrunnen ; musique : Arcade Fire ; distribution France : Wild Bunch

Avec : Joaquin Phoenix (Theodore Twombly), Amy Adams (Amy), Rooney Mara (Catherine), Scarlett Johansson (la voix de Samantha), Spike Jonze (voix du bébé alien).

### AUTEUR :

Etats-unien né Adam Spiegel en 1969, Spike Jonze fut un passionné de la planche à roulettes et y consacra ses premières vidéos. Grand auteur de clips musicaux (Daft Punk, Björk), il produisit la série télé burlesque *Jackass*, mais sera connu des cinéphiles pour son premier long métrage *Dans la peau de John Malkovich* (1999). Les suivants (*Adaptation*, 2002 ; *Max et les Maximonstres*, 2009) feront moins de bruit. Proposé aux Oscars 2014 à de nombreux titres, *Her* a remporté celui du meilleur scénario.

### RESUME :

Séparé depuis peu de son épouse, divorce en cours, Theodore est mal dans sa peau et cherche compagnie sur l'internet, son milieu de travail (il est écrivain public,

version 2.0). C'est le nouveau système d'exploitation de son ordinateur, capable de s'adapter à la personnalité du client, qui répondra à ce besoin.

### ANALYSE :

De la science-fiction ? A peine, tant ce que nous voyons sur l'écran de *Her* semble quotidien, même si nous ne le pratiquons pas tous. Pilotage vocal de l'ordinateur, dictée de textes, impression manuscrite, correcteur d'orthographe, grammaire et style, gestion d'agenda et de courriels... En ce qui concerne le décor, bureaux paysagers avec moquette genre galerie commerciale, et gratte-ciels futuristes de Los Angeles ; en ce qui concerne les comportements, passants affairés parlant à leur menton et se croisant sans se regarder - on ne prend plus désormais pour des fous les solitaires qui monologuent, une ficelle leur pendant à l'oreille. L'étape supplémentaire, un petit pas pour l'informatique mais un grand bond pour l'humanité, serait donc celle que Theodore découvre avec surprise : son système d'exploitation est non seulement très performant, c'est pour ça qu'on le paie, mais aussi spirituel, prévenant, sensible... et finalement amoureux.

N'est-ce pas là le piège dramaturgique où le film est tombé ? L'idée d'une intelligence artificielle très élaborée - dès les débuts, le critère du succès dans ce domaine a été l'impossibilité de reconnaître si l'on a affaire à une machine ou à un être humain - conduit S. Jonze à faire de Samantha rien d'autre qu'une voix, derrière laquelle semble vivre une vraie femme ! Dès 1930 (*La voix humaine*), Jean Cocteau avait mis sur scène la conversation émouvante d'une femme seule avec un

combiné ; depuis, téléphones roses et leurs successeurs ont abondamment exploité les ressources érotiques de la relation vocale. L'histoire d'amour entre Theodore et son 'ordinateur', avec ses épisodes d'émerveillement, de jalousie, de déception, se déroule dès lors en toute banalité, son caractère exceptionnel se manifestant seulement par l'énormité des chiffres de l'infidélité de Samantha : 641 amours simultanés, et plusieurs dizaines de milliers de relations... on se croirait sur Facebook !

Cette évocation fait émerger une autre lecture du conte philosophique. Ce personnage voué au factice, habitué à un monde virtuel où l'on croit tout contrôlable - on règle le niveau de difficulté du jeu afin de gagner, on définit l'aspect et le caractère désirés du partenaire - ce pauvre Theodore, prisonnier du cocon de paramètres rassurants qu'il a tissé autour de lui, s'avère incapable de se risquer dans une relation humaine. Les comparses qu'il fréquente n'ont pas plus de réalité que sa Samantha de synthèse, parce qu'ils sont eux aussi formatés sur le même modèle à base de narcissisme. Tous deux abandonnés par leur logiciel-mon-mari (ou ma-compagne), Amy et Theodore vont-ils avoir le courage de se regarder en face ? On le leur souhaite.

Jacques Vercueil



Joaquin Phoenix dans *Her*

### Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis *VdP 49* :

*The Father* (Florian Zeller) - *Slalom* (Charlène Favier) - *Falling* (\**Tombant*) (Viggo Mortensen) - *Si le vent tombe* (Nora Martirosyan) - *Mère et fille* (*Mater*) (Jure Pavlovic) - *La grande traversée* (*Let Them All Talk*) (Steven Soderbergh) - *Playlist* (Nine Antico) - *Billie Holiday, une affaire d'État* (Lee Louis Daniels) - *Petite maman* (Céline Sciamma) - *Des hommes* (Lucas Belvaux) - *143 rue du désert* (Hassen Ferhani) - *Sound of Metal* (Darius Marder) - *L'Oubli que nous serons* (Fernando Trueba) - *Seize printemps* (Suzanne Lindon) - *5ème SET* (Quentin Reynaud) - *Gagarine* (Fanny Liatard, Jeremy Trouilh) - *Indes galantes* (Philippe Béziat) - *Annette* (Leos Carax) - *Minari* (Lee Isaac Chung) - *Titane* (Julia Ducournau) - *Désigné coupable* (*The Mauritanian*) (Kevin MacDonal) - *Onoda - 10 000 nuits dans la jungle* (Arthur Harari) - *Bergman Island* (Mia Hansen-Love) - *Les fantômes* (David Foenkinos, Stéphane Foenkinos) - *Drive my car* (Ryusuke Hamaguchi) - *BAC Nord* (Cedric Jimenez)